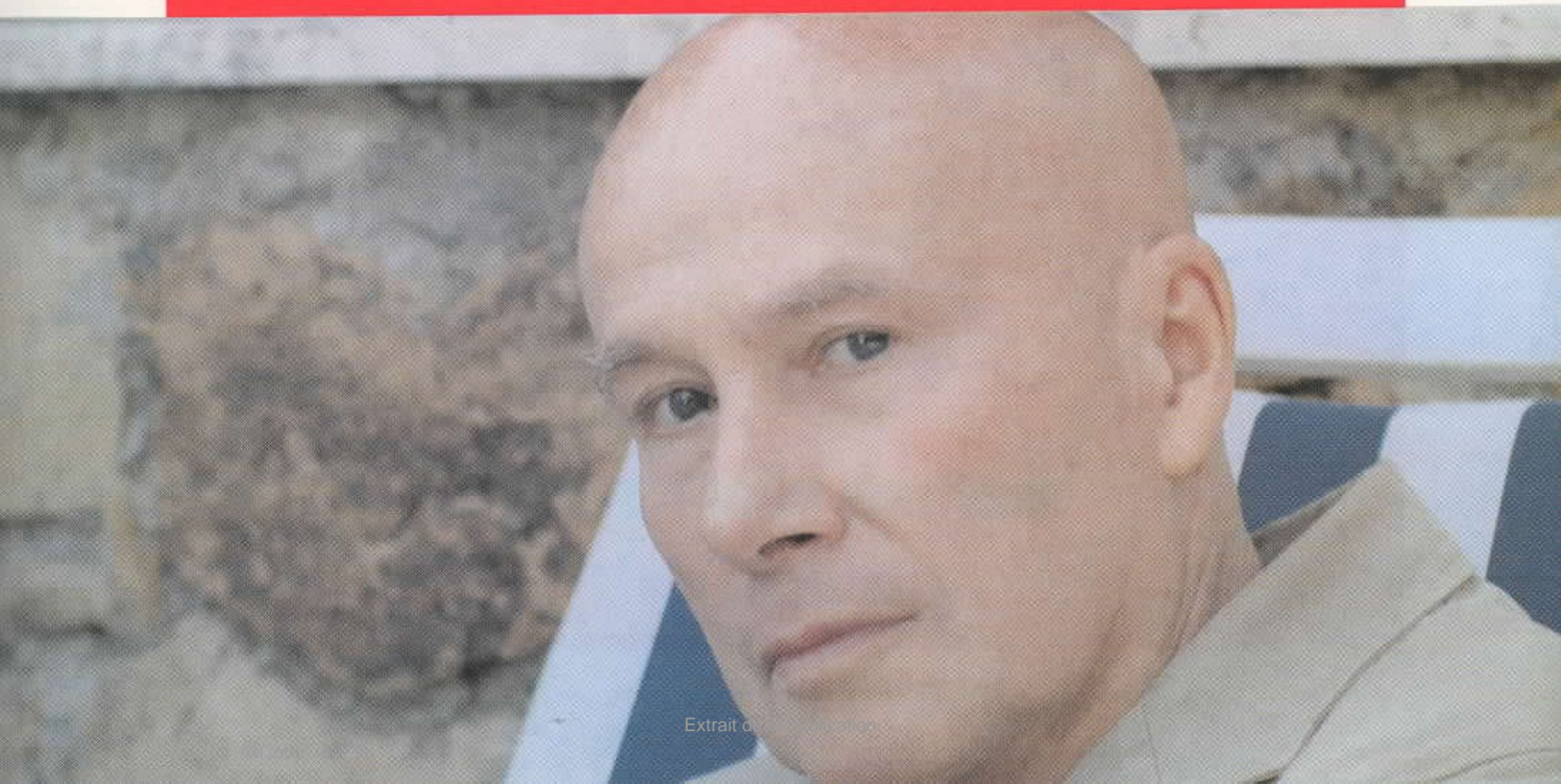


GABRIEL MATZNEFF

Voici venir
le Fiancé

Roman



VOICI VENIR
LE FIANCÉ

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

L'Archimandrite, La Table Ronde et La Petite Vermillon.
Nous n'irons plus au Luxembourg, La Table Ronde et La Petite Vermillon.
Isaïe réjouis-toi, La Table Ronde et La Petite Vermillon.
Ivre du vin perdu, La Table Ronde et Folio.
Harrison Plaza, La Table Ronde.
Les Lèvres menteuses, La Table Ronde et Folio.
Mamma, li Turchi !, La Table Ronde et La Petite Vermillon.

POÈMES

Douze poèmes pour Francesca, La Table Ronde.
Super flumina Babylonis, La Table Ronde.

RÉCITS

Comme le feu mêlé d'aromates, La Table Ronde.
Le Carnet arabe, La Table Ronde et La Petite Vermillon.
Boulevard Saint-Germain, Le Rocher.

ESSAIS

Le Défi, La Table Ronde et La Petite Vermillon.
Les Moins de seize ans, Léo Scheer.
Les Passions schismatiques, Léo Scheer.
La Diététique de lord Byron, La Table Ronde et Folio.
Le Sabre de Didi (édition revue et augmentée de *La Caracole*),
La Table Ronde.
Le Taureau de Phalaris, La Table Ronde et La Petite Vermillon.
Maîtres et complices, Jean-Claude Lattès et La Petite Vermillon.
Le Dîner des mousquetaires, La Table Ronde.
De la rupture, Payot et Rivages poche.
C'est la gloire, Pierre-François !, La Table Ronde.
Yogourt et yoga, La Table Ronde.

Suite de la bibliographie en fin d'ouvrage.

GABRIEL MATZNEFF

VOICI VENIR
LE FIANCÉ

Roman



LA TABLE RONDE
14, rue Séguier, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2006.
ISBN 2-7103-2709-0.

*Pour l'archimandrite Syméon Cossec.
Pour Olivier Corpet et Albert Dichy.*

*Voici venir le Fiancé au milieu de la nuit,
bienheureux le serviteur qu'il trouve éveillé ;
indigne est celui qu'il trouve assoupi ! Ô mon
âme, garde-toi de t'abandonner au sommeil, de
peur d'être livrée à la mort et bannie du
Royaume.*

Tropaire des matines du lundi saint.

CHAPITRE 1^{er}

C'était le hiéromoine Guérassime qui avait choisi la date de leurs retrouvailles : la vigile de la fête de la Présentation de Notre Seigneur Jésus-Christ au Temple, ou Hypapante ; quant au lieu, le plus gourmet d'entre eux, Alphonse Dulaurier, avait suggéré que ce fût chez son homonyme Don Alfonso, à Sant'Agata sui Due Golfi.

En ce jour où l'Église orthodoxe faisait mémoire du saint martyr Tryphon, après une nuit passée à Naples les uns avaient pris le bateau jusqu'à Sorrente, les autres le teuf-teuf nommé la *Circumvesuviana*, puis un car les avait conduits sur les hauteurs de Sant'Agata. À présent, assis autour d'une table ovale dans la vaste salle à manger de Don Alfonso, ils étaient tous là : le hiéromoine Guérassime Mendoza, l'archiprêtre Philippe Carderie, l'avocat Béchu, le professeur Alphonse Dulaurier, le cinéaste Raoul Dolet, la baronne Cramouillard, Nil Kolytcheff et son amie Constance, Nathalie de La Fère et Lioubov, sa nouvelle flamme.

Pour cet exceptionnel dîner des mousquetaires, le père Philippe avait quitté Saint-Polycarpe, sa paroisse lyonnaise ; le père Guérassime, le monastère Saint-Barbanuphe, dans le Vaucluse ; Béchu était arrivé quelques

jours auparavant de Pattaya, la station balnéaire thaïlandaise où il villégiaturait de novembre à juin ; Nathalie et Lioubov, de Venise ; Nil et Constance, de Paris ; Dulaurier, de Marrakech où à l'Institut français il avait prononcé une conférence intitulée : « Paganisme et islam, la peinture de l'amour chez Straton de Sardes, Tibulle et Omar Khayyam » ; quant à la Cramouillard, elle s'apprêtait à reprendre chez Don Alfonso les kilos qu'elle venait de perdre à Saint-Graal, dans le canton de Vaud, chez Cristobald Cahuzac, le pape de la minceur.

Sirotant un verre de prosecco, ils étudiaient la carte des mets et celle des vins. Le premier dimanche du triode de carême approchait, d'où la date retenue par le père Guérassime pour leur balthazar parthénopéen, car les austérités de la quadragésime dans notre sainte Église bénie de Dieu, ce n'était pas de la tarte !

Constance, seule catholique de ces agapes, avait fait du latin, mais pas de grec. Tournant son joli visage de chatte vers son amant, elle lui demanda ce que signifiait le mot *Hypapante*.

— Si je te disais qu'en slavon cela se dit *Sréténié*, cela ne t'éclairerait guère, mais les orthodoxes ont le goût des mots bizarroïdes. C'est notre côté société secrète, *carbonari* du Christ, répondit Nil en riant.

Le père Philippe intervint. Constance ne devait pas prêter attention aux impertinences de Nil. L'hypapante n'avait rien de mystérieux, c'était tout simplement la rencontre, celle de l'enfant Jésus avec le vieillard Syméon.

— C'est votre Chandeleur, et cette bouleversante prière qui nous est commune, le *Nunc dimittis*, « Et maintenant, Maître, laisse aller en paix ton serviteur... ».

La grosse voix de Béchu, cette voix de bronze qui, pour ne résonner plus guère dans les prétoires, n'avait

rien perdu de sa sonorité, s'éleva, couvrant celle du prêtre.

— Cher ami, veuillez m'excuser, mais les prières, ce sera pour plus tard. Avant l'effort, le réconfort. Nous ne sommes pas encore en carême, que diable ! D'ailleurs y serions-nous, cela ne changerait rien, puisque le voyage suspend le jeûne. Chacun de nous, qu'il soit clerc ou laïc, peut donc sans crainte se taper la cloche. Nous sommes là pour ça. Revenons à l'essentiel, qui est la cuisine. Aujourd'hui, Lucullus dîne chez Lucullus !

Si l'Église n'était plus, hélas ! une société secrète, le conventicule que formaient nos mousquetaires de Sant'Agata sui Due Golfi avait ses mots de passe. « Lucullus dîne chez Lucullus ! » en était un. Il en existait d'autres : « Tout ça ne vaut pas une immense fortune mal acquise », « La vie est un combat de tous les instants ». Ces formules précieuses qui pouvaient servir en de multiples occasions de l'existence, Raoul Dolet en avait fait les titres de trois de ses films ; mais elles appartenaient au lexique intime de Dulaurier et Béchu bien avant que le réalisateur ne vînt au monde.

Béchu n'avait pas la foi, Dulaurier non plus, mais quoique disciple d'Épicure et de Pyrrhon, il s'était, contrairement à l'avocat, toujours montré curieux des singularités de la vie ecclésiale. « De nos jours, en Occident, disait-il volontiers, seuls quelques athées se passionnent pour la théologie ; les chrétiens, eux, ne s'occupent que de syndicalisme et du tiers-monde. » Ce ne fut donc pas la courtoisie, mais un réel intérêt qui lui fit demander aux deux prêtres la raison pour laquelle cette année il y avait cinq semaines d'écart entre la Pâque romaine et la Pâque orthodoxe.

Nathalie ne leur laissa pas le temps de répondre. Agitant les mains, elle s'écria :

— Alphonse, de grâce ! Nous avons cent fois prié Nil de nous expliquer les bizarreries du calcul de la fête de Pâques, cent fois il nous a déroulé l'équinoxe de printemps, la pleine lune, la Pâque juive, j'en passe et des meilleures, cent fois nous avons opiné du bonnet, pour tout oublier dès le lendemain. Ne remettez pas ça sur le tapis !

Béchu renchérit. Nathalie avait raison, ils n'allaient pas ennuyer ces bons pères en leur causant boulot.

— Choisissons plutôt ce que nous allons manger. Je meurs de faim !

— *Pure io, ho una fame della Madonna !* s'exclama Lioubov, réunissant avec malice en une même formule les plaisirs de la table et ceux de la religion.

Quand Nathalie avait rencontré Lioubov, un été, au monastère Saint-Barsanuphe, où la jeune fille suivait des cours d'iconographie, celle-ci ne savait pas un mot d'italien ; mais après qu'elles devinrent amantes, Lioubov, venue habiter le palazzo vénitien de la vieille dame, proche l'église San Felice, en avait promptement appris les rudiments. À présent, elle le parlait avec aisance. Se débrouiller en italien était d'ailleurs une condition requise pour assister à ce rituel dîner des mousquetaires. La baronne Cramouillard le baragouinait plus qu'elle ne le parlait, et son accent français était d'une laideur à frémir ; Béchu, lui, après avoir deux années durant tenté sans succès d'apprendre le thaï, s'était à son tour mis à piocher l'italien qui, à tort ou à raison, lui semblait plus facile. Cette décision avait été l'objet d'un troc entre Alphonse et lui.

Depuis qu'il s'était retiré en Thaïlande, Béchu suppliait Dulaurier de s'abonner à Internet.

— Tout le monde de nos jours a une adresse électronique ! C'est tellement commode ! Tu es le seul de mes amis à n'en avoir pas ! Le seul pour qui je suis contraint d'acheter du papier, une enveloppe, un timbre, de faire la queue à la poste... C'est la barbe ! En outre les lettres mettent un temps fou à te parvenir. Prends garde ! Nous allons nous perdre de vue, devenir l'un pour l'autre des étrangers.

Bien que résolument *antiquato* et encore moins apte à déchiffrer les mystères de l'informatique que ceux de la théologie trinitaire, Alphonse était trop fin pour ne pas saisir que l'insistance de son vieux camarade de régiment masquait un avertissement sérieux : ces allusions répétées aux timbres et aux enveloppes qu'il avait perdu l'habitude d'acheter, aux lettres qu'il n'avait plus envie ni d'écrire ni de poster, Béchu lui faisait comprendre que, s'il ne faisait pas un effort, s'il ne lui donnait pas cette preuve d'amitié, les ponts entre eux seraient bientôt coupés.

Cela, Dulaurier ne le voulait à aucun prix, mais pour ne pas avoir l'air de céder à l'affectueux chantage de l'avocat, il lui proposa un donnant, donnant : il s'abonnerait à Internet, prendrait une adresse électronique, à condition que Béchu qui, ayant renoncé à défendre la veuve et l'orphelin, se la coulait douce sur sa plage de Pattaya et devait parfois y trouver le temps long, se mît à apprendre l'italien.

— J'ai lu sur *La Repubblica* que des milliers d'Italiens se sont établis en Thaïlande. Tu n'auras aucun mal à trouver parmi eux un professeur de lettres à la retraite qui partage ton goût des *ago-go-girls*. Vous causerez filles, il te

donnera des cours de grammaire, et tu me feras part de tes progrès par *e-mail* !

Vénus et Bacchus m'en sont témoins, Alphonse Dulaurier est un fervent défenseur de la langue française ; mais dans certains domaines tels que le sport et l'informatique où excellent les Anglo-Saxons il n'éprouve aucune honte à utiliser leurs mots, de même qu'en ce qui touche la cuisine, la gastronomie, innombrables sont les mots français qui sont passés tels quels en anglais, en italien ou en russe. Ne comptez donc pas sur Pomponius Atticus (le surnom de Dulaurier à l'époque où il enseignait le latin et le grec aux chères têtes blondes) pour parler de « courriel », vilain et mol néologisme. Il dit soit « poste électronique », soit « e-mail », parfois, pour s'amuser, « émile », *punto e basta*.

Notons au passage que si l'ancien professeur de lettres classiques faisait des progrès en italien, c'était aux dépens de la maîtrise de sa langue maternelle. Avant de se mettre à étudier l'italien, il n'aurait jamais fait la faute qu'il vient de faire ci-devant, *sur* au lieu de *dans*. En français, on doit dire « J'ai lu dans *La Repubblica* », mais en italien la préposition juste est *su*, et notre ami Dulaurier a commis là un italianisme. De même, lorsqu'il écrivait en français, il hésitait désormais devant un verbe de la quatrième conjugaison, un verbe en *ir*, fallait-il un *e* final ou non, *dormire*, dormir, devant un redoublement de consonne, *comunista*, communiste, *avvocato*, avocat. Apprendre une langue étrangère, quand on est jeune, c'est facile. À l'âge de Béchu et de Dulaurier, c'est une autre paire de manches, *è un altro paio di maniche* ! Au fait, quel âge avaient-ils ? Ces messieurs n'en parlaient jamais. Nathalie prétendait qu'ils étaient centenaires, mais Raoul et Nil soutenaient qu'ils étaient sans âge,

comme le sont Hercule Poirot et Tintin, des personnages hors du temps. C'était fort bizarre, je vous l'accorde, mais c'était ainsi. Au demeurant, fors Lioubov et Constance, jeunes l'une et l'autre, les autres non plus n'étaient pas des perdreaux de l'année.

— Comment dis-tu « Ce n'est pas un perdreau de l'année » en italien ? avait un jour, égayée par ce pléonasmisme à plume, demandé Mathilde à Raoul, ses grands beaux yeux sombres brillant de malice.

— *Non è di primo pelo*, avait-il répondu en lui tirant la langue.

À Sant'Agata, Béchu n'avait pas emporté une *ago-go-girl* dans son bagage ; il était venu seul. Étaient également venus seuls Dulaurier et Dolet.

Dulaurier, parce qu'il savait qu'il allait retrouver chez Don Alfonso son ex, Adélaïde Cramouillard, qui, bien qu'ils eussent rompu depuis de nombreuses années, ne lui refusait jamais quelque douceur dans les grandes occasions ; Dolet, parce que sa nouvelle amie, Delphine, une cinéphile rencontrée au Festival de Cannes, avait un caractère trop spécial pour qu'il prît le risque de l'avoir sur le dos plusieurs jours d'affilée.

— La cohabitation est le tombeau de l'amour, prononçait-il, mais il nuançait aussitôt le je-ne-sais-quoi de misogynie contenu dans ce propos en se tournant vers Lioubov et Constance pour leur assurer avec un sourire que ce propos ne les concernait pas.

Il était sincère : tout en se réjouissant du bonheur de Nathalie de La Fère et de Nil Kolytcheff, il les enviait d'avoir dans leur vie des jeunes personnes douces, faciles à vivre, telles que Constance et Lioubov. Lui aussi, avec Mathilde, il avait connu une semblable félicité, mais Mathilde...

Que le hiéromoine Guérassime fût venu seul, c'était bien naturel, encore que s'il se serait fait accompagner de quelque autre moine de Saint-Barsanuphe, par exemple du père Serge, qui s'occupait des chèvres, ou du père Jean, l'iconographe (et le professeur de Lioubov), voire du supérieur, l'archimandrite Séraphin, il eût réjoui tout le monde ; quant à l'archiprêtre Philippe Carderie, sa *matouchka* était souffrante et, au lieu d'accompagner son mari à Naples, elle avait dû garder le lit.

Béchu fit signe à l'ondoyant Maurizio, le sommelier.

Le soir, Nil qui n'ayant aucune mémoire prenait force notes griffonna ces quelques lignes :

« Sublime déjeuner, *una prelibatezza* ! Les jeunes filles ont adoré les pâtes farcies d'oie sauvage aux épices d'Orient, la fondue de parmesan aux truffes noires ; Raoul Dolet et moi, le sanglier d'Irpinia accompagné d'une purée de marrons et d'une sauce aux myrtilles ; la Cramouillard a fait un sort au filet de poisson sur canapé de semoule safranée et mousse de courge ; les curés ont savouré le *Vesuvio di rigatoni* ; Nathalie et Alphonse, qui sont gourmands comme de vieilles chattes, la *pastiera*, spécialité de Naples où entre du cédrat confit, et le sorbet d'abricot.

» Constance, qui se pique d'être une bonne cuisinière, est allée en cuisine demander au chef Ernesto Iaccarino la recette du plat qu'elle avait choisi, la langouste au fenouil et à la bourrache.

» Les vins : un blanc, le Fiano d'Avellino, un rouge de Sicile, un Falerne (le vin préféré d'Horace, de Pétrone et de Dulaurier), un Taurasi (dont Béchu a bu une bouteille à lui seul), puis, au dessert, un Passito de Pantelleria dont le père Guérassime a déclaré qu'il constituait une preuve irréfutable de l'existence de Dieu.

» Un seul reproche a été fait (par Nathalie) à la sympathique famille Iaccarino, qui veille au destin de Don Alfonso : que même dans ce haut lieu les couverts fussent mis à l'anglaise :

» — Je n'accepterai jamais ces fourchettes agressivement pointées en l'air, telles de menaçantes fourches de sans-culottes ! Les couverts à la française sont tellement plus paisibles, agréables au regard ! »

Ce que Kolytcheff oublia de noter, c'est qu'entendant sur les lèvres de Constance les mots « *aragosta con finocchio e borragine* », Alphonse Dulaurier, enchanté, avait aussitôt lancé une de ses scies, « *Pollo ? pollo ! Aragosta ? aragosta !* », réplique d'un de ses films de prédilection, *Un Turco napoletano* de Mario Mattoli (un réalisateur injustement dédaigné par la critique), avec le grand Totò dans le rôle-titre.

Oui, la chère fut exquise, et les vins. Nos amis portèrent de nombreux toasts : à leur rencontre de ce jour, à leur amitié, à la langue italienne, au carême pascal qui s'approchait, à saint Tryphon (« né à Samosate, comme mon cher Lucien », précisa Dulaurier) ; ils trinquèrent également à la mémoire de leurs disparus : Cyrille Razvratcheff, suicidé à Dieppe, Parascève Grancéola, morte de vieillesse à l'hôpital Foch, le banquier Rodin, noyé (ou assassiné ? on ne le saurait sans doute jamais) en mer de Sulu.

Si différents qu'ils fussent, Nil Kolytcheff et Raoul Dolet avaient en commun de vivre beaucoup dans le passé. Ils n'étaient pas de ceux qui tournent la page, et les femmes qu'ils avaient aimées, les amis avec lesquels ils avaient travaillé, voyagé, vidé de bonnes bouteilles, joué au ping-pong, ou simplement rigolé, ne cessaient jamais d'être présents dans leur esprit et leur cœur. C'était pour-

quoi, bien qu'ils ne fussent ni l'un ni l'autre des chrétiens modèles, ils étaient affectionnés à l'Église qui est sur cette terre le lieu où le présent et le passé se mêlent le plus étroitement, où les morts occupent une place aussi importante que les vivants, où chaque liturgie eucharistique est un mémorial de la vie du Christ, de sa prédication et de son sacrifice.

Toutefois, de même que nous ne devons pas abuser du vin de messe, la nostalgie est un élixir qui, revigorant à petites doses, peut être fatal à ceux qui en font un usage immodéré. Les fantômes ont leur charme, à condition que nous ne leur permettions pas de nous hanter chaque nuit. L'important est ce que nous vivons *hic et nunc*, l'instant présent, les bonheurs fugaces qu'il nous faut reconnaître, saisir, savourer, et quant aux félicités évanouies, il est impératif que nous leur tenions la bride courte.

Voilà ce que Dulaurier ne perdait pas une occasion d'expliquer à ses cadets. Il se souvenait de l'époque affreuse où Nil, ne parvenant pas à guérir de sa rupture avec Angiolina (et, dans le secret de son cœur, ne le désirant pas), s'abandonnait à la dispersion amoureuse en Europe, à la débauche en Asie, faisait payer à ses nouvelles conquêtes l'infidélité de l'inoubliable traîtresse, se montrait incapable de vivre harmonieusement ce qu'il aurait pu vivre avec Anne-Geneviève, avec Laure, avec Karyn, avec Constance, avec Sarah, n'accordant à chacune d'elles qu'un fragment du temps qu'il aurait dû lui consacrer dans son entier, mentant à toutes, et, en définitive, les rendant toutes malheureuses ; il ne voulait pas que Raoul, désespéré par la décision de le quitter qu'avait prise Mathilde, tombât dans les mêmes erreurs, choisît à son tour une telle voie sans issue.

Alphonse Dulaurier était lui aussi un nostalgique, mais en bon disciple de Sénèque il n'éprouvait aucune gêne à enseigner aux autres les vertus qu'il ne possédait pas.

Après le déjeuner, le vieux monsieur saisit le cinéaste par la manche, lui proposa de faire quelques pas dans le jardin. Ils causèrent. Alphonse dit à Raoul qu'il serait heureux de faire la connaissance de sa nouvelle amie, la jeune Delphine. Raoul fronça les sourcils, sans répondre. Alphonse insista. Il ne demandait pas à Raoul d'oublier Mathilde, de renier les longues années de bonheur qu'il avait vécues auprès d'elle : au contraire, ses amours avec cette adolescente si joyeuse, débordante de vie, il devait en garder précieusement le souvenir et peut-être, un jour, lui inspireraient-elles un beau film ; mais il ne fallait pas que le regret de ce passé heureux l'empêchât de goûter les minutes de plaisir et d'harmonie que lui offrait la présence de Delphine...

Le réalisateur le coupa.

— Le plaisir, oui, elle m'en donne beaucoup et c'est sans doute pourquoi je la supporte ; en revanche, l'harmonie, ce n'est pas son genre, et depuis que nous sommes ensemble j'ai l'impression d'être mûr pour Charenton.

Il ajouta qu'en ce qui regardait le film, c'était déjà fait, puisque Mathilde lui avait servi de modèle pour Aouatife, l'un des personnages de *Opération Filioque*.

Ce film, écrit et réalisé à l'époque où il était avec Mathilde, avait eu de nombreux titres provisoires : *Mamma, li Turchi !* ; *Aouatife, quinze ans* ; *Pronto, Harry's Bar !* ; *J'ai mangé les gâteaux* ; *La Chasse aux amants* ; *Opération Filioque*. Le producteur avait retenu le dernier.

Cet ouvrage a été imprimé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions de La Table Ronde
en février 2006.

Dépôt légal : mars 2006.
N° d'édition : 705.
N° d'impression : •••••
Imprimé en France.